

EXPOSITION Le Centre Pompidou-Metz met à l'honneur le réalisateur du *Cuirassé Potemkine* et d'*Alexandre Nevski*, aux séquences inoubliables. **P. 17**

Eisenstein, le choc du cinéma, la force des idées, l'empreinte des images



AFP

Culture & Savoirs

EXPOSITION

Eisenstein, le choc des images, la force des idées

Le Centre Pompidou-Metz met à l'honneur le réalisateur de *la Grève*, *Octobre*, *le Cuirassé Potemkine*, *Alexandre Nevski*, *Ivan le Terrible*, qui a donné des séquences inoubliables à l'histoire du cinéma et à l'imaginaire.

Metz (Moselle), **envoyé spécial**.

D''emblée, c'est le choc visuel, esthétique. Sur plusieurs écrans, dans la première salle de l'exposition consacrée par le Centre Pompidou-Metz à Sergueï Eisenstein (1898-1948), passent certaines des images les plus puissantes de ses films. Casques des chevaliers teutoniques dans *Alexandre Nevski*, canons du *Potemkine*, silhouette sombre et terrifiante d'*Ivan le Terrible*, foules d'*Octobre*... On se

rend compte immédiatement à quel point elles ont imprimé notre imaginaire, plus que marqué, irrigué l'histoire du cinéma et comment, dans tout le parcours du cinéaste, au carrefour de tous les arts, elles s'inscrivent aussi dans le mouvement multiforme des avant-gardes russe et européenne, en inventant leur propre grammaire.

Le montage est essentiel

Montage, coupures, chocs, on pourrait presque dire parfois coq à l'âne ou cadavres exquis en se souvenant de ce jeu des surréalistes. Les rapprochements mis en évidence

par Ada Ackerman et Philippe-Alain Michaud, les deux commissaires de l'exposition, sont parfois stupéfiants. Ainsi telle séquence de *la Grève* ou les portraits des « mouchards », caricaturés en animaux par un jeu de superpositions, reprennent ceux caricaturaux du peintre Le Brun au XVII^e siècle, ou les escaliers et passerelles des logements des ouvriers où l'armée fait irruption à cheval, les architectures délirantes des prisons imaginaires de Piranèse au XVIII^e siècle. Il puise aussi bien dans les gravures de Jacques Callot, que chez le Greco, le Tintoret... Mais Eisenstein est d'abord, avec son goût du théâtre qui le rend

proche du grand Meyerhold, avec son activité de création de décors, de costumes, en phase avec ses contemporains, comme Rodchenko, Tretiakov, Maïakovski, Brick, puis, les années venant, avec Man Ray, Moholy-Nagy, Bunuel, Cocteau, Bataille et encore Griffith, Chaplin, Disney, au Mexique les peintres Rivera et Orozco... il est, de manière tout à fait consciente et élaborée, un théoricien majeur du cinéma. Professeur dès 1928 à l'Institut du cinéma en URSS, il donne en 1930, à la Sorbonne, une conférence sur « le cinéma intellectuel ». Pour lui, et alors même qu'il produira des images d'une force et d'une violence qui au- ●●●

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

**Sur le tournage
d'Alexandre Nevski,
sorti en 1938.** Russian
State Archive of
Literature and Art

**●●● Eisenstein, le choc des images,
la force des idées**

aujourd'hui encore nous impressionnent, le montage est essentiel au sens où, explique-t-il, l'assemblage de deux images ne produit pas une troisième image mais un concept. Fort de cette conception, il aura même l'ambition, sans toutefois avoir l'occasion d'y arriver, de réaliser un film sur *le Capital* de Karl Marx et *Ulysse* de James Joyce.

C'est avec *la Grève*, en 1925, que commence vraiment son œuvre de réalisateur. Elle s'inscrit comme pour la plupart des grandes figures des avant-gardes russes, dans le souffle de la révolution. Le film devait au départ faire partie d'un ensemble plus vaste au titre sans détour, *Vers la dictature du prolétariat*. Eisenstein parlera à cette occasion d'un ciné-poing, « capable de fendre les crânes ». Le film reçoit la médaille d'or l'année même de sa sortie à l'Exposition internationale des arts décoratifs

**C'est avec *la Grève*,
en 1925, que commence
son œuvre de créateur,
un ciné-poing, « capable
de fendre les crânes ».**

de Paris, mais ne sera diffusé en France qu'en 1967. Avec *le Cuirassé Potemkine*, l'année suivante (l'affiche est due à Rodchenko), un soulèvement de marins à Odessa est présenté comme un épisode prérévolutionnaire. Les vers grouillant dans les assiettes des marins, le landau dévalant les marches du grand escalier et le cri de la nourrice sont des séquences

majeures d'un chef-d'œuvre, déclaré en 1958 à l'Exposition universelle de Bruxelles meilleur film de tous les temps, devant *la Ruée vers l'or*, de Chaplin. Avec *Octobre* (1927), Eisenstein bénéficie de moyens énormes pour célébrer le dixième anniversaire de la révolution. Le résultat fera l'objet de critiques. Le ver du réalisme socialiste se glisse dans l'art soviétique et l'œuvre n'y est pas totalement conforme. Suivront *la Ligne générale*, *Que viva Mexico* resté inachevé, Eisenstein parti au Mexique en 1931 doit rentrer en URSS. Avec *le Pré de Béjine* (1935), les relations se tendent avec le pouvoir. Elles se rétabliront avec *Alexandre Nevski*. Relatant en 1938 la résistance victorieuse des Russes et de leur prince aux chevaliers teutoniques, le film, dont le contenu d'actualité est clair, offre, avec la musique de Prokofiev, les séquences d'une force jamais égalée de l'entrée des croisés dans Pskov avec les enfants jetés vivants dans les flammes et la bataille sur la glace. Malgré le populisme des deux lourdauds censés représenter les valeurs russes, le film est un absolu chef-d'œuvre, dont on retrouvera les suites chez un réalisateur comme Kurosawa et bien d'autres. *Ivan le Terrible* (à partir de 1941) était censé réhabiliter la figure d'un tsar à la sinistre réputation en en faisant un héros de la grande Russie. Il est difficile de ne pas y voir les éléments d'un inquiétant portrait de Staline. Lequel convoquera lui-même Eisenstein au Kremlin en pleine nuit, en 1947, pour « corriger des erreurs ». Le réalisateur meurt un an plus tard d'une crise cardiaque, à peine âgé de 50 ans.

MAURICE ULRICH

Jusqu'au 24 février 2020.